

MISS YOU, GHOST

MOURAD KETIR



Mourad Ketir

Miss you, ghost.

© Mourad Ketir, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7049-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Premier Chapitre
Au revoir, Denise.

C'est après une seconde bière que Daniel comprit que sa mère était vraiment morte.

Morte.

Vraiment.

La femme qui l'avait porté en elle, éduqué, nourri ; la femme qui le rassurait quand il craignait l'orage, qui l'accueillait un café chaud à la main quand il revenait de ses longs voyages d'étude. Partie.

Sa mère Denise était morte, comme ça, sans raison apparente, si ce n'était la vie passée qui l'étouffait, et la vie future qui souhaitait quitter son corps frêle de bibliothécaire discrète.

Elle avait nommé son fils ainsi en hommage à Daniel Balavoine, chanteur français dont elle appréciait le style rebelle, très populaire dans sa jeunesse.

Assis sur un tabouret miteux d'un pub de Coventry, Daniel Otoyé étalait ses bras sur la table, comme un enfant jouerait avec ses petites voitures, les posant le plus loin possible avant, d'un geste brusque mais attendu, de les envoyer se projeter l'une contre l'autre et finir sur les meubles autour de lui.

Daniel n'avait pas de voiture à projeter sur le sol, juste du chagrin et l'image d'un homme dont on ne savait plus s'il était présent parmi nous.

Il alternait des positions prévisibles, yeux grands ouverts, à moitié fermés, bras étendus, buste droit. Son corps était passé en mode automatique, cerveau inactif jusqu'à ce que les larmes n'arrivent. Il n'était plus qu'une coquille vide comprenant enfin, à l'aide d'une pinte fraîche, que son unique famille n'était plus et avait besoin d'une sépulture.

Après une troisième bière, il prit son courage à deux mains et décida de sortir fumer une cigarette que le barman lui avait gentiment cédée. Les premières mesures du « *Missing* » d'Everything But The Girl résonnaient sur les deux étages du pub au moment où il alluma sa clope sous un épais nuage prêt à lâcher ses premières gouttes.

Il n'avait toujours pas pleuré. Plus d'une journée après le coup de fil lui annonçant que des amis de sa mère, chez qui elle passait quelques jours, l'avaient retrouvée inconsciente.

Elle n'avait que cinquante-neuf ans.

Son cœur s'était arrêté, crise cardiaque soudaine d'après les secours, seule dans son lit.

Sans un cri pour alerter ses hôtes, sans larme visible, sans la frénésie du corps qui lutterait pour sa survie. Ce fut entre deux rêves, deux cauchemars, ou un peu

des deux, que Denise avait abandonné.

La carrière de son fils Daniel, les séances de cinéma, les centaines de livres lus, les bouteilles entre amis, rien ne changea la fin de son histoire. Denise mourut seule.

C'était ce point qui tourmentait son fils ce soir-là. Il pouvait toujours se dire qu'elle n'avait pas souffert, qu'elle fut une femme admirable... Impossible. Alors qu'il observait les pavés de High Street changer de couleur sous la pluie faible, que les étudiants parlaient trop fort, que les plus vieux riaient trop fort, bref que le monde entier s'oubliait dans le bruit et l'alcool d'un vendredi soir comme tant d'autres, Daniel pensait à sa mère décédée la veille, Daniel pensait à sa future mort, Daniel pensait à la souffrance, et surtout Daniel pensait à l'amour.

Il pleuvait mais lui ne pleurait pas. Son deuil n'avait pas commencé. Son esprit lui donnait environ un an ; un an pour accepter et ne plus imaginer sa mère se refroidir dans son sommeil.

Il se connaissait parfaitement, lui l'ancien judoka, lui le globe-trotter, lui dont la fidélité en amitié n'avait d'égale que sa difficulté à être en couple.

Un an était une période raisonnable.

Que venait faire la raison dans le deuil ?

« Elle n'a pas souffert ! », certes, tant mieux, mais l'acceptation n'est pas une équation sans inconnue. Super, c'est ainsi, c'est la vie ; ou plutôt, c'est la mort !

En cette fin Septembre, Daniel finit sa cigarette, referma sa légère veste bleue, passa la main dans ses noirs cheveux courts et frisés, cracha par terre sans s'en rendre compte, fit semblant d'essuyer les gouttes de pluie plus fortes tombées sur son jean, mit la capuche de son sweat-shirt sur la tête et partit en oubliant de régler ses verres. Il marchait tête baissée en regardant les pavés mouillés, près de la place centrale.

Denise était morte.

Alors qu'il avançait le long des voies rapides où circulaient d'autres jeunes profitant de leur début de week-end, Daniel observait les ombres des passants.

Pensaient-ils eux aussi qu'ils pouvaient se faire renverser à tout moment ?

Il aimait emprunter les chemins boueux, les petits raccourcis entre les immeubles, ceux dont la municipalité se moquait de les recouvrir de pavés premier prix, ceux qui ne méritaient pas même un goudronnage express tant ils ne servaient que de pissotière la moitié du temps. Les odeurs ne dérangeaient pas Daniel, la crasse faisait partie des réalités à affronter. Il aimait se persuader que tout a un sens, que même l'adversité a un bénéfice.

Ce n'était pas le premier deuil qui le frappait, mais il ne parvenait toujours pas

à pleurer pour sa propre mère. Il s'en voulait.

Denise avait pourtant été une mère idéale, le genre qu'on souhaiterait offrir à tout orphelin et qu'une personne trop charitable se reprocherait de garder pour elle seule.

Les larmes viendraient plus tard, lors de la première nuit d'insomnie très certainement, pensa-t-il.

Sa mère était morte la veille, et ça ne l'empêcha néanmoins pas de dormir tout à fait normalement la nuit précédente.

Quel genre d'homme pouvait s'endormir sereinement après avoir perdu sa mère ?

La nuit tomba sur Daniel comme un coup violent à l'arrière du crâne, explosant dans une migraine forte. Dans son petit appartement, l'univers s'était déjà emparé de son esprit.

Il n'était plus, il était tout.

Il sentait ses yeux clos, mais n'en était pas certain.

Il sentait son pouls et l'air traverser ses poumons, mais il n'était plus, il était tout.

Plus d'armoire à deux grandes portes verticales, plus de petite commode au pied de son grand lit dont les draps traînaient sur le sol, plus de plafonnier, plus de tapis rouge, plus de chaussures abandonnées dans un coin, plus de chauffage électrique collé au mur face à son lit en tek. Non, rien, un écran noir, la nuit comme horizon, il n'était rien, il était tout.

Son corps et son ombre ne faisaient qu'un ; ses espoirs, ses idées, ses peurs, son identité, ne faisaient qu'un tout indescriptible.

Il existait sans y penser, il n'existait pas sans le savoir, il n'était rien, il était tout.

Il était aussi incarné qu'un rocher accroché au fond d'un océan quelconque, si tant est qu'un océan puisse être quelconque. Pas pour un homme, mais possiblement pour l'univers, ses constellations d'étoiles, ses planètes. Mais cette nuit, Daniel n'était plus vraiment un homme.

Il n'était plus, il était tout.

Sauf des larmes.

S'efforçant d'effacer sa mémoire récente, Daniel puisait sa force, nu sur son lit, dans l'acceptation écrasante de son impuissance.

Sa mère ne lui enverrait plus de message pour vérifier s'il était bien rentré de son travail, si son vol s'était bien passé ou s'il pouvait ramener du pain chaque fois qu'elle l'invitait à dîner.

Sa mère n'était plus.

Elle était donc tout en cette nuit où le silence équivalait à un millier de mots.

Seulement cinq heures du matin quand il rouvrit les yeux. Il n'avait pas dormi, il avait dévié son regard du chaos. Son cerveau lui avait octroyé une pause, une trêve dans l'enfer des dernières semaines faites de soirées inintéressantes, de boulot moralement épuisant, et depuis la veille, d'appels creux, de condoléances express.

Il pouvait cogner sa fierté comme un sac de frappe, poings fermés, dents serrées, hurler dans ces gestes bruts toute sa colère inavouée, suinter la victoire

fictive, célébrer la soumission imaginaire d'un ennemi reflet de son égo, il se savait perdu. Son physique d'ancien sportif aguerri ne le protégeait pas du mépris, vous ne voyez que ça, vous ne comprenez que ça, alors prenez ce que vous voulez et foutez-moi la paix ! Beaucoup l'avaient jaloué dans sa jeunesse, lui l'homme métissé au corps allongé que tant imaginaient être le rêve de toute femme. Il s'en moquait éperdument, d'eux, de lui, de ce qu'on pensait de lui.

Sa mère venait de mourir et il n'y avait personne à qui il souhaitait en parler.

Il aurait pu se faire plaindre, obtenir des accolades et autres tendresses, mots doux et attentions car il n'y a rien d'autre à dire, rien d'autre à faire. À quoi bon ? Les phases du déni, de la colère, de l'acceptation n'étaient que du baratin prétentieux dont il voulait se passer.

Nier quoi, qu'il ne pouvait plus appeler, parler et embrasser sa mère ?

Accepter quoi ? Les choses étaient ce qu'elles étaient.

Quant à la colère, c'était l'histoire de sa vie !

Une colère malade, contre le monde entier, slogan adolescent toujours d'actualité dans sa tête d'homme adulte.

Depuis ce fameux coup de téléphone, il se sentait vide, comme on est censé se sentir quand on perd un proche. Une éponge, une épave, on absorbe, on coule, et quand le trop plein d'émotions déborde, l'instinct de survie reprend le dessus et nous tire à la surface.

En d'autres termes, au bout d'un temps, on cesse d'être une loque.

Sans s'en rendre compte, Daniel s'était levé, toujours nu, était allé dans sa salle de bain, s'était accroupi pour remplir sa machine à laver du linge sale laissé dans le grand panier blanc à côté de sa douche, avait lancé une lessive avec le seul mode de lavage qu'il connaissait – celui pour tous les jours – et était reparti s'asseoir sur son canapé, comme un enfant sage d'un mètre quatre-vingt-cinq.

« Faut que je pleure » se répétait-il. Il se gifla le visage, aller et retour, se mit un crochet du droit dans le menton – avec précaution tout de même, il n'allait pas s'abîmer gratuitement – et finit par se lever pour secouer frénétiquement ses jambes comme avant un entraînement. Rien.

D'un pas courageux, il se dirigea vers la petite table du salon, attrapa la télécommande et alluma sa télévision pour regarder un dessin animé. Aucun malheur ne survint à un épisode de *Peppa Pig* accompagné d'un verre de whisky.

« On perd pas sa mère tous les jours ! Santé ! »

Alors qu'un autre dessin animé dont il ignorait le nom débutait, il se décida à enfin enfiler un caleçon, à arrêter le whisky et à sortir son linge propre. Épuisé et en forme à la fois, il était le Daniel de Schrödinger du samedi matin. Décidé à

sortir de sa boîte, il actionna sa machine à café, changea enfin de chaîne pour regarder les informations – un adulte digne de ce nom regarde les infos le matin ! – attendit une minute et récupéra une grande tasse « *I Heart New-York* » qu’il remplit du café le plus fort qu’il ait jamais fait.

Ce n’était pas du café, c’était du super sans plomb directement dans l’estomac.

Daniel ne se droguait plus depuis longtemps, si considérer que le joint du samedi soir à la fac ait été une vraie addiction. Il n’en avait jamais souffert, mais une fois entré dans la vie active il avait découvert qu’il était incapable de passer une journée sans café. À ses vingt-trois ans, c’était devenu comme une blague entre sa mère et lui, et elle prit l’habitude de s’en moquer. Une fois, elle avait exhibé un paquet promotionnel de cinq kilos d’arabica sous ses yeux, qu’elle avait acheté pour lui, s’il se sentait mal, en cas de crise de manque.

Assis sur son canapé, il regardait d’un œil un analyste commenter les dernières conneries de Boris Johnson – et dire que certains l’imaginaient Premier Ministre ! – et comment l’entrée en vigueur du Brexit allait tous bien les baiser.

« Sans blague ! » pensa-t-il, voilà ce qui se passe quand on laisse les gens ne voyageant jamais et ne travaillant pas avec des étrangers décider de sujets de politique internationale ! Lui, le diplômé en droit international et humanitaire, avait envie d’adresser un doigt d’honneur à tous les bouffons traînant comme des vautours autour de Downing Street, mais il avait plus urgent à faire : organiser des obsèques.

« Trois bières, deux whiskys, faut que j’avale un truc avec le café quand même ! »

Il se redirigea vers sa cuisine, ouvrit un placard, prit un bol, y versa des céréales au chocolat et réalisa après avoir ouvert le frigo qu’il n’avait plus de lait.

« Putain de sa mère ! »

Cette nuit n’avait pas existé, cette journée commençait mal, et dans un réflexe semi-débile, il attrapa sa cafetière encore chaude et en versa le contenu dans son bol.

« Des céréales au café chaud... Putain de sa mère ! ».

Daniel riait nerveusement de sa propre bêtise.

Sa mère était dans le sous-sol d’une entreprise de pompes funèbres de Paddington. Après l’appel de Paul et Andrea, les amis de Denise chez qui elle séjournait, il apprit que son corps avait été transporté vers un service privé pour ne pas encombrer les morgues publiques, après que les premiers examens aient écarté toute cause suspecte à son décès. Paul avait trouvé une carte d’assurance